

EGYPTE CONTRE GRECE

UN ENJEU IDEOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE LA MEDECINE

*Jackie PIGEAUD**

Je voudrais ici, brièvement, évoquer les traces de l'*Expédition d'Égypte*, à l'intérieur d'une stratégie propre à l'histoire de la pensée médicale. Je le ferai en prenant le cas de M.-S. Houdart, médecin de province, docteur en médecine de la Faculté de Paris, qui publia en 1836, chez Baillière, ses *Études historiques et critiques sur la vie et la doctrine d'Hippocrate et sur l'état de la médecine avant lui*. Le livre est dédié à Broussais, pour lui un autre Newton¹.

Houdart n'est pas n'importe qui. C'est un excellent philologue, très cultivé ; et son dernier livre, posthume, est publié, en 1856, par les soins de Ch. Daremberg lui-même, dont je ne résiste pas à vous lire un bout de l'avant-propos : "J'ai toujours professé une grande admiration pour les hommes en qui la vie des petites villes n'a pas complètement éteint le goût de l'étude, l'amour de l'érudition et la curiosité pour les œuvres littéraires ; je suis toujours disposé à une indulgence particulière pour les livres qui nous arrivent de la province, lors même qu'ils portent l'empreinte d'un travail solitaire. Si l'on veut bien songer à la centralisation chaque jour plus envahissante, si l'on veut bien se rappeler que c'est à Paris seulement qu'on trouve à la fois une excitation efficace au travail et les ressources nécessaires pour s'y livrer avec fruit, on comprendra cette admiration et cette indulgence. M. Houdart est un des hommes qui méritent le plus la sympathie des savants de Paris..." Ce livre s'appelle *Histoire de la médecine grecque depuis Esculape jusqu'à Hippocrate exclusivement*.²

* Institut Universitaire de France. Université de Nantes.

¹ Il ne connaît pas Broussais, si ce n'est par ses travaux : "Je ne connais M. Broussais que par ses ouvrages, mais je puis dire avec vérité que je n'ai bien compris la médecine que du moment où ils ont paru... il m'a semblé, après les avoir lus, passer tout à coup des ténèbres les plus profondes dans un séjour de lumière..." (p. 168). Dans une note, il précise qu'il a écrit cela en 1825 et que justice a été rendue depuis. P. 165, n. 1, il raconte comment on a refusé son projet de frontispice pour son livre. Il avait imaginé "la Justice prenant la couronne d'immortelles de la tête du médecin de Cos pour la placer sur celle du Fondateur de la Médecine physiologique".

² Paris, Baillière, 1856.

En gros, disons, l'enjeu est Broussais contre Hippocrate.

Comme toujours cela ne serait qu'anecdote si l'on n'essayait de replacer l'argumentation dans un débat beaucoup plus ancien et général, où l'on va retrouver l'Égypte contre la Grèce, à l'intérieur de ce que l'on appelait l'histoire des Arts et l'histoire des Sciences, alors indissociables.

Pour que les choses soient claires, je vais devoir mettre en place quelques questions d'Histoire de la *pensée médicale*, et évoquer quelques problèmes et débats concernant ce qu'on pourrait appeler l'Histoire des idées.

Au XVIII^{ème} siècle, on retourne à l'Antiquité ; on revient aux origines. On éprouve le besoin d'éditer, d'émender, de commenter les textes médicaux anciens. En cela c'est une Renaissance. Cette Renaissance de la fin du XVIII^{ème} est essentiellement une renaissance hippocratique. Comme toute renaissance, elle suppose un retour critique à des textes organisée et émendés et une intention pratique. Les médecins sont encore, pour la plupart, philologues.

Mais il y a le début de ce qu'on pourrait désigner comme une prise de distance et de jugement historique. On a le sentiment curieux d'être à la fois de plain-pied avec la "pensée hippocratique", et d'être au bord de la modernité.

On assiste au commencement d'une histoire vraiment historique de la médecine. Le début du XVIII^{ème} siècle voit, à strictement parler, la naissance de ce qui s'appelle et se veut *Histoire* de la médecine, avec des finalités qui ne sont pas immédiatement pratiques. Bien entendu je pense à Daniel Leclerc. Le titre de son ouvrage est déjà intéressant : *Histoire de la médecine, où l'on voit l'Origine et les Progrès de cet Art, de siècle en siècle; les Sectes qui s'y sont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, et les circonstances les plus remarquables de leur vie*³.

Je n'ai pas le temps ici d'examiner toutes les tentatives, outre celles de Leclerc, pour fonder une histoire de la médecine.

Bien entendu, c'est Kurt Sprengel qui, à la fin du XVIII^{ème}, (le premier volume a paru en allemand en 1792), fixe les objectifs nouveaux de l'histoire de la médecine...⁴

L'Histoire de la Médecine embrasse tout l'ensemble des changements survenus à différentes époques dans cette science. Elle ne se borne donc point à retracer la vie des médecins célèbres...De là la nécessité, trop souvent méconnue, d'établir une distinction entre l'histoire proprement dite et la littérature de la médecine. La première examine d'une manière plus

³ 1^{ère} édition Genève, 1696 ; 2^{ème} éd. Amsterdam 1702 ; la 3^{ème} est celle que je cite : Amsterdam, 1723 nouvelle édition ; il y a une 4^{ème} éd. à La Haye, 1729. "Il paraît... que personne n'a mis au jour l'*Histoire* de la Médecine, quoi qu'elle ait été promise, et que le livre que je donne aujourd'hui est le premier où l'on ait précisément traité cette matière". écrit-il dans sa préface. Et il continue : "Je ne m'arrêterai pas à marquer ici tous les usages qu'on peut tirer de l'*Histoire de la Médecine*... Je remarquerai seulement que l'on voit, pour ainsi dire d'un seul coup d'oeil, par le moyen de cette histoire, les principaux *raisonnements* & les *expériences* les plus considérables, qui se sont faites depuis le commencement du monde, pour prévenir les maladies, pour les connaître et pour les guérir... Cette Histoire doit entrer dans l'esprit de chaque siècle et de chaque auteur; rapporter fidèlement les pensées des uns et des autres, conserver à chacun le sien. Elle doit surtout se garder bien de donner aux Modernes ce qui appartient aux Anciens, ni à ces derniers ce qui est le partage des premiers, laissant à tout le monde la liberté de faire les réflexions convenables sur les faits qu'elle rapporte".

⁴ Tr. par A.-J. L. Jourdan, Paris 1815. K. Sprengel est né en 1766. En 1792 il donne le premier volume de son *Essai d'une histoire pragmatique de la médecine. Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneykunde*, Halle, 1792-1800. Il a, en effet, essayé de considérer l'histoire de la médecine en rapport avec les autres sciences, la politique et la philosophie. Il cherche à établir des relations : début de la médecine grecque et guerre des Argonautes ; Médecine hippocratique et guerre du Péloponnèse ; École méthodique et christianisme, médecine Arabe et Croisades ; réformation et restauration de la médecine grecque et de l'anatomie ; Frédéric II et Haller... Ce sont là, dit Daramberg, pures concordances chronologiques. (Cité par Dechambre). Il a écrit aussi : *Beantwortung der Frage : Was ist die Geschichte der Arzneykunde, und wozu nützt sie den Ärzten ?* In *Grüners Almanach für Ärzte*, 1794, p. 1ss.

particulière les systèmes qui ont régné successivement, les méthodes sur lesquelles on a basé le traitement des maladies, et les révolutions que la théorie a éprouvées, aussi bien que la pratique. (T I, p.1).

Le reste, c'est-à-dire l'histoire de l'anatomie, de la physiologie, mais aussi de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle, doivent être abandonnés à des auteurs de ce qu'on appellerait maintenant des monographies.

La marche de la civilisation pouvant seule expliquer l'origine, les progrès et la décadence des sciences en général, on doit, si l'on veut rendre l'histoire de la médecine réellement utile et instructive, observer avec attention le développement progressif de l'esprit humain, afin de bien concevoir les différentes doctrines médicales, de pénétrer le but des tentatives, *même inutiles*, faites pour parvenir à la vérité...*On s'exposerait à être accusé d'inconséquence, si l'on croyait parvenir à ce but en se contentant de développer les causes et les résultats des opinions et des méthodes pratiques: car il est souvent impossible de découvrir les ressorts secrets qui font marcher les sciences vers leur perfection ou leur décadence...*(p. 4).

L'histoire de la civilisation, au sens moderne que veut lui donner Sprengel⁵, doit servir de base à celle des sciences et en particulier celle de la médecine. Elle seule permet de juger de la *médecine des Égyptiens ou des Chinois*, "on cesse enfin de regarder l'apparition d'Hippocrate comme un *phénomène surnaturel*, et on ne voit plus dans la réforme salutaire opérée par ce grand homme, qu'une suite nécessaire d'un concours infini de circonstances" (p.5) ⁶.

Donc de grands sujets ; de vastes panoramas ; une dignité et une finalité attribuée à l'Histoire comme objet propre ; l'idée de progrès, le sentiment que le moment est arrivé de constituer une histoire⁷.

⁵ Note de Sprengel. p. 4 : "J'appelle *civilisation* le passage de l'homme en général, ou d'une nation en particulier, de l'état grossier et sauvage à celui de la vie sociale, qui suppose le développement des facultés intellectuelles".

⁶ Il faudra combiner histoire de la philosophie et de la médecine. "Les médecins, en effet, ont presque toujours emprunté leurs théories aux philosophes..." (p. 5). On devra connaître les écrivains principaux de chaque siècle, imiter la conduite d'un homme tout à fait étranger à la science, mais guidé par la saine raison ; parcourir les écrits des médecins, s'identifier avec eux, approfondir l'esprit du siècle, saisir les idées des auteurs comme auraient pu le faire leurs contemporains. Bien évidemment on pratiquera l'étude des *sources*, sans laquelle l'historien ressemble à un botaniste qui n'a jamais vu de plantes. La liste des grands modèles qu'il se donne est intéressante ; on y trouve Machiavel, Hume, Jean Müller et Spittler ; mais surtout Gibbon, Winckelmann et Tiedemann (*Histoire de la Philosophie*).

⁷ Elle restitue à chacun sa place et l'éclaire d'une juste lumière. "L'histoire des sciences, conforme au plan que je viens de tracer, est pour nous de la plus haute utilité. Elle nous prémunit contre tout jugement injuste, et nous apprend que, même dans les opinions les plus disparates et les plus étranges, l'historien impartial fait d'étranges découvertes : car souvent les systèmes les plus absurdes ont servi, en faisant ressortir des vérités négligées ou depuis longtemps oubliées". (p. 10). Daremberg démolit littéralement l'*Histoire* de Sprengel : étalage d'érudition dépourvue de critique ; classification étroite et irrégulière ; lien aberrant entre l'histoire de la médecine, l'histoire politique et l'histoire de la philosophie... (36). Sprengel exagère selon lui l'importance du méthodisme. Galien est englobé dans la rubrique : *De la médecine méthodique jusqu'à la chute de la science*. Utilisation abusive de la notion de *décadence*. etc... Ce mouvement historicisant touche de nombreux pays. *Introduzione alla storia della medicina antica e moderna*, dont l'édition originale est de Naples, en 1794. Je citerai l'œuvre de Rosario Scudéri, *Introduzione alla storia della medicina antica e moderna*, Napoli, 1794 ; Nouvelle ed. Padova 1824. Traduit de l'italien par Ch. Billardet : *Introduction à l'histoire de la médecine ancienne et moderne*, Paris, 1810. Daremberg, si acide, lui découvre des mérites : "L'ouvrage de Scudéri, très peu lu en Italie, ne l'est guère plus en France malgré la traduction française de Billardet ; cependant cet écrit mérite moins de dédain...", *Histoire des Sciences médicales, op. cit.*, t. I, p. 40.

Le retour à Hippocrate ou la renaissance hippocratique.

On peut dire que le XVIII^{ème} siècle a cherché à dégager les voies d'un hippocratisme efficace et pratique. Deux grandes voies se présentent à la réflexion ; celle de la description des maladies ou plutôt des malades, et celle des constitutions, c'est-à-dire de la description des conditions météorologiques d'un lieu donné, pendant une durée déterminée, et des maladies qui s'y rencontrent alors.

La première voie, très importante, est celle de la description des malades, de ces fameux 42 malades des *Épidémies I et III*, dont on n'a cessé de rééditer et commenter les histoires⁸. Le texte hippocratique est tenu pour un recueil de médecine pratique, dont les leçons sont immédiatement transposables à la réalité de l'époque, et qui peut s'éclairer depuis l'expérience contemporaine.

L'anti-hippocratisme.

En l'An XII, un certain J.-B. J. Boulet, médecin Lillois, soutint comme thèse, une dissertation "médico-historique", (*dissertatio medico-historica*)⁹, qui mettait en doute la vie, la patrie, la généalogie sans doute mythiques d'Hippocrate ; et, second point tout aussi important, refoulait dans un passé plus lointain certains des écrits qui lui sont attribués. Cette soutenance suscita un scandale, que rapporte encore Houdart, personnage bien plus important que Boulet, et dont nous allons reparler¹⁰.

Tout est incertain, selon Boulet : le temps de la vie, la patrie. "Patria Hippocratis esset mere mythologica". (p. 8). "Tota Hippocratis vitae narratio ridiculum quid et anicularum neniis persimile videbitur, si fabulam transtulerimus ad personam viri in Graecia, temporibus Peloponesiacis, revera existentis" (p. 10). Mais ce peut être une

⁸ Je ne dis pas, à dessein, les cas Cf. là-dessus mon article "Aux sources du cas", in *Histoire de cas, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, XLII, 1990, p. 65 à 81.

⁹ Cette thèse s'intitule *Dubitationes de Hippocratis vita, patria, genealogia, forsan mythologicis ; et de quibusdam ejus libris multo antiquioribus quam vulgo creditur*. Elle a été soutenue le 2 Pluviose an XII et publiée à Paris, Didot Jeune An XII. Elle est précédée d'une citation de Sénèque : *Veniet tempus quo posteris nostri tam aperta nos nescisse mirentur. (Quaest. Nat.)*. Le président était P. Sue ; membres du jury : Thouret, Leroux, Petit-Radel, Desgenettes, Duméril. La thèse est dédiée à la mémoire de P.J. Desault, *medici maxime hippocratici, inter chirurgos nobilissimi*.

Nous avons des échos de la réception de cette thèse. Ainsi in *Histoire de la Société de Médecine-Pratique de Montpellier pour l'An XII. (1804.) ou Recueil de Notices, d'Extraits, etc., faisant partie des travaux de cette Société, et de suite ou de complément aux Annales qu'elle publie ; rédigée par M. Baumes*, Tome premier, Montpellier, An XII, P. 91. Le compte-rendu est assez élogieux ; un tableau récapitulatif des Calendriers d'Hippocrate et d'Hésiode termine cette dissertation, *écrite* "dans un style élégant, remplie d'érudition, et qu'on assure avoir été défendue avec décence, modestie et fermeté : c'est l'apanage du véritable savoir" (p. 95). La même livraison comporte le résumé d'une réfutation de cette thèse par M. Marie Saint-Ursin (p. 217). Baumes conclut de manière "œcuménique" "...il me suffit de faire observer aux illustres médecins qui composent la Société, et chez lesquels la Doctrine Hippocratique s'est trouvée dans toute sa pureté, que si les brillantes erreurs de M. Boulet lui ont mérité quelques éloges, ils sont plutôt dus à son érudition qu'aux preuves qu'il a voulu donner de la non-existence d'Hippocrate, quels remerciements ne devons-nous pas à M. de Saint-Ursin, qui ne se montrant pas moins érudit, ni moins éloquent, a vengé la mémoire du Père de la médecine, et a raffermi les fondements de l'édifice que M. Boulet voulait ébranler ? C'est vraiment un grand service que ce Savant vient de rendre à la médecine, puisque, comme on sait, détruire une erreur, c'est faire une bonne découverte" (p. 225).

¹⁰ M.-S. Houdart, *Études historiques et critiques sur la vie et la doctrine d'Hippocrate et sur l'état de la médecine avant lui*. Paris, Baillière, 1836. Sur Boulet, note A p. 1 et 2 des notes. Chaussier, surtout, aurait voulu que l'on refusât la thèse. Les amis de Houdart lui suggérèrent de changer son sujet. Mais, dit ce dernier, "soit que le fanatisme hippocratique commençât à passer de mode, soit tout autre motif, malgré les sinistres prédictions qui m'arrivaient de toutes parts, je n'eus pas lieu de me repentir".

bonne allégorie de la médecine. N'est-il pas ridicule de penser que tout cet appareil extraordinaire de la médecine soit né d'un seul homme ? "Hiccinne est ingenio humano progrediendi modus" ? (p. 10). L'argumentation s'appuie sur les textes hippocratiques eux-mêmes. (*Praedictionum in fine* cap. 4. *Reg. M. A.* fait l'éloge des descriptions des maladies chez les Cnidiens. *Lieux dans l'Homme*, 17, dit que "medicinam sibi videri totam inventam..." p.10-11). L'anecdote de l'incendie par Hippocrate ne serait quand même qu'une métaphore. ("Metaphorice dici potuerunt combusta ab auctoribus sapientoris medicinae..." p. 11). Mais les *Lettres* ne sont citées nulle part par Galien. "Videntur juvenilis lusus sophistae cujusdam..." (p. 11). En fait, Boulet ne fait qu'argumenter en citant, comme il le dit d'ailleurs, la petite préface de Haller, *Epistolae praefatio, Artis medicae principes*, t. 4, p. 268.

Il faut supposer que des œuvres fort antiques sont arrivées sous le nom d'Hippocrate, comme c'est le cas d'Homère, ou bien qu'Hippocrate est un traducteur d'œuvres anciennes, ou bien qu'il est lui-même un des noms des auteurs traduits ; ou bien, chez les *recentiores*, un *collector*, *conciliator*, *contractor*, etc... (12). La distinction entre les livres authentiquement hippocratiques et les autres est difficile, sinon impossible. La thèse n'a en soi rien de bouleversant du point de vue de l'érudition. Elle a le mérite d'exister, de faire date. Elle a pour résultat de scandaliser et de provoquer. Mais pour l'instant, je noterai qu'il n'y a pas de piste égyptienne.

Pour prendre la mesure du "fanatisme hippocratique", ou de l'hippocratisme militant d'alors, il suffit d'un coup d'œil sur le discours de P. Barthez, *Sur le génie d'Hippocrate*, prononcé trois ans avant la thèse de Boulet, dans l'École de médecine de Montpellier, le 4 Messidor de l'an IX¹¹. Hippocrate est le Prométhée de la médecine.(expression de Théophile). p.234. "Il paraît certain que tous les autres médecins ressemblent¹² si peu à Hippocrate, qu'aucun d'eux ne peut être appelé le second dans la même carrière. Virgile est le second d'Homère. mais Galien n'est que le commentateur par rapport aux dogmes essentiels de la science médicale, qu'il a dépravée et surchargée par ses systèmes..."

Égypte contre Hippocrate. Retour à Houdart.

Pour Houdart, Hippocrate n'est pas le découvreur de ce qu'on croit sa théorie (*ibid.* p. 176). D'ailleurs si l'on fait les comptes, c'est un constat d'échecs¹³. Or on assiste au retour en force, dans ce début du XIX^{ème} siècle, de l'hippocratisme (*ibid.* p.180). Houdart reprend pour les critiquer les exemples tant célébrés des 42 malades, et notamment ceux de Philiscos et de Silénos, pour conclure à des observations sans utilité.

Ce serait en vain que vous lui demanderiez de vous indiquer quel est l'organe ou système d'organes primitivement affecté... Il vous donnera bien, pour chaque malade, les signes funestes ou favorables; mais n'en exigez pas davantage. (p. 193)¹⁴.

¹¹ Publié chez Tournel à Montpellier en 1801, puis chez Seguin, à Montpellier aussi, en 1816. Une petite anecdote, à ce propos, que je tire de Falret, (*Du suicide* p. 9). Falret décrit le caractère malheureux, la vieillesse inquiète de Barthez. "Pourra-t-on croire que lorsqu'il fit imprimer le discours du *Génie d'Hippocrate*, il passa une nuit entière dans l'insomnie et le dépit, parce qu'après le tirage de la première feuille il s'aperçut que dans le premier E du mot GÉNIE du frontispice, la barre horizontale supérieure était rompue ?"

¹² Souligné dans le texte.

¹³ Cf. les comptes de Broussais lui-même (177). (Cite Ex. de Broussais et aussi de Barker ! p. 54ss.).

¹⁴ Houdart rejoint Rasori. "Les Livres des *Épidémies*, qu'on a tant de fois cités comme des modèles, présentent un assemblage confus d'observations météorologiques insignifiantes, de symptômes incohérents, de crises, de guérisons, de rechutes, de mort, sans qu'il soit question du point capital, de la méthode curative ; en un mot, tout médecin rougirait d'être l'auteur de cet ouvrage si vanté. Gardez-vous donc, jeunes élèves, d'augmenter le troupeau servile des adorateurs d'Hippocrate, et si vous ne condamnez

Houdart est résolument *mécaniste*, et c'est là finalement l'enjeu philosophique : "On a comparé le corps humain à une machine, et cette comparaison qui réduit l'organisme animal à un pur mécanisme a contre elle un grand nombre de détracteurs. Pour mon compte j'ai toujours trouvé la similitude parfaite" (*ibid.* p. 221)¹⁵ Hippocrate n'était qu'un spectateur inoffensif (p. 245), s'exclame Houdart en retrouvant l'expression d'Asclépiade¹⁶. En fait, il s'agit de défendre et illustrer Broussais, qui est pour lui, comme je l'ai dit, un autre Newton ! (*Études...*, p. 169).

La forme de l'Histoire.

Il faut se représenter que les lignes de force, les articulations, la forme matricielle de l'Histoire de la médecine sont données depuis longtemps, j'allais dire depuis toujours. J'en donnerai ici brutalement les éléments capitaux :

- Une période floue ; un "avant" mythique.
- L'apparition, le surgissement d'Hippocrate, le fondateur.
- La séparation opérée par Hippocrate entre médecine et philosophie.
- La succession Hippocrate, Dioclès, Praxagoras et Chryssippe, Hérophile et Érasistrate.
- La médecine d'Asclépiade de Bithynie et la contestation d'Hippocrate.
- La constitution des Écoles, Dogmatique, Empirique, et Méthodique ; cette dernière dans la mouvance d'Asclépiade avec Thémison.

On reconnaît là immédiatement la *Préface* de Celse¹⁷, dont les grands traits se retrouvent chez Pline¹⁸ et chez Galien¹⁹. Ce sont là les germes d'une histoire antique de la médecine, que nous étudions ailleurs²⁰, mais qui est évidemment liée à la constitution antique de la médecine, à son élaboration. A cause de son ancienneté et de son autorité elle conserve une puissance organisatrice aux débuts *historiques* de l'histoire. On l'a trouvée chez Leclerc, mais aussi bien chez Aubry ou chez Scudéri. Mais la valeur mythique ne tient pas seulement à l'ancienneté. Le problème du surgissement d'Hippocrate, le divin Vieillard, l'Oracle de Cos et la question de savoir ce qui le précéda ; le problème de la séparation entre la médecine et la philosophie ; celui de la force contestatrice d'Asclépiade, ont une charge qu'on pourrait dire imaginaire. Ce sont les conditions historiques, puisque données par les auteurs, selon lesquelles la médecine imagine son histoire ; mais aussi s'imaginer comme être spécifique, comme technique particulière. C'est là le centre mythique auquel il est difficile de toucher. On pourrait dire que nous avons là le trésor mythique. C'est en tout cas le lieu commun auxquels tous les médecins se réfèrent pour se donner une colonne vertébrale, et se retrouver en organisant

pas ce vieux radoteur au mépris qu'il mérite, je vous engage du moins à ne pas l'imiter". Cité en note p. 191.

¹⁵ Tout ce qui devra occuper le médecin, ce sont les organes et les différents modes de lésions dont ils sont susceptibles (p. 228). On ne saurait dire, malgré tout, comme on l'a fait, que la véritable médecine n'est que l'anatomie pathologique (p. 230). Des lésions se déroberont éternellement à nos recherches ! Broussais a montré qu'il n'y a point de fièvres essentielles, c'est-à-dire indépendantes d'une lésion des organes ; ce qui a entraîné la fureur *sainte* de Pinel (p.238-9).

¹⁶ Asclépiade accusait la médecine d'Hippocrate d'être θανάτου μελετήν, un souci, une préoccupation, une attente, comme l'on traduisit, de la mort.

¹⁷ Cf. L'édition commentée de Ph. Mudry, *La Préface du De medicina de Celse*, Bibliotheca Helvetica romana, Institut suisse de Rome, 1982.

¹⁸ *H. N.*, XXVI, 10ss.

¹⁹ *De meth. Med.*, entre autres passages.

²⁰ *Galien et la philosophie*, article à paraître au Seuil.

leur propre pensée. Faire de l'histoire de la médecine consistera donc d'abord à le justifier ou à rompre avec lui²¹.

Pour nous de tels exercices peuvent sembler de pure rhétorique. Ce serait une grave erreur de perspective²².

Le point d'appui sur lequel peut agir le levier de l'érudition est l'avant-Hippocrate, qui reste une région peuplée d'êtres flous ou carrément mythiques ; espèce de champ de friches transportées de livres en livres. L'histoire historique de la médecine ne sait trop qu'en faire. Leclerc lui consacre cent dix pages de son *Histoire* ! Les historiens se sentent obligés de commencer *ab origine*, par un discours sur la naissance vraisemblable de la médecine, par l'expérience, l'analogie, le hasard. Cela ressemble à tous ces discours sur l'origine de la civilisation et des techniques dont le Chant V du *De rerum natura* de Lucrèce a laissé le modèle dans toutes les mémoires²³. On considère rapidement la médecine d'autres peuples très anciens ; on fait un sort rapide à ce que l'on sait de la médecine égyptienne. Un petit tour par Esculape, les temps dits héroïques, les prêtres des temples, et l'on arrive dans le domaine apparemment plus sûr des philosophes de la nature et des médecins grecs, et enfin, *nobilissime stirpe natus*, voici Hippocrate. (Je viens ici de donner les titres des pages 1 à 29 de la *Bibliothèque de médecine pratique* de Haller)²⁴.

La difficulté, dans l'ignorance où l'on se trouve, est d'expliquer le surgissement d'Hippocrate. C'est là que les anti-hippocratiseurs attaquent; Broussais entre autres et, de

²¹ Il sert aussi à marquer le territoire, à se reconnaître dans l'évolution. Ainsi nous voyons le parallèle entre Asclépiade et Brown se former, j'allais dire naturellement. Je pense, entre autres, à l'ouvrage de K.-F. Burdach *Asklepiades und John Brown, eine Parallele*, Leipzig, Meissner 1800 Il faut se reporter aussi à J.-C. K. Clarus, *Scholae methodicae et Brunoniana consensus*, Leipzig, 1799. et, du même, *Momenta quaedam historica de methodicae scholae principibus*, Leipzig, 1799. Clarus est mort seulement en 1854.

²² La référence à Asclépiade se comprend à l'intérieur d'un hippocratisme triomphaliste comme une référence polémique; mais aussi elle pose Brown comme nouveau médecin, grand médecin, fondant, comme Asclépiade, une médecine qui reposât sur des principes *a priori* simples et nécessaires. La référence à l'histoire de la médecine peut servir, à une médecine qu'on peut appeler militante, pour organiser le champ nouveau qu'elle voit surgir. Les choses peuvent se compliquer dans certains pays, quand le débat se fait autour du Brownisme, et que la philologie médicale a ressuscité Asclépiade. L'Italie, par exemple, vit naître les oeuvres d'Antonio Cocchi, *Discorsi sopra Asclepiade*, Florence 1758, et de G. F. Bianchini, *La medicina. d'Asclépiade per ben curare le malattie acute, raccolta da varii frammenti, greci e latini*, Venise, 1769. (On sait aussi l'importance de Prosper Alpin et de Baglivi pour la "restauration" du méthodisme). En Italie le Brownisme a d'abord été adopté d'enthousiasme par Rasori, qui s'en est servi comme levier contre l'hippocratisme, avant de renverser son principe. Il existe un Brownisme actif en Italie, dont un représentant est le condisciple de Rasori, Tommasini. Dans un chapitre de son *Introduction à l'Histoire de la médecine ancienne et moderne*, Scudéri écrit : "Brown traite avec tant de mépris les médecins de tous les temps, il accumule de si grands reproches contre leur doctrine, il montre à chaque pas tant de présomption, tant de confiance dans ses lumières et dans sa théorie, qu'à l'entendre parler on pourrait voir dans sa personne le véritable héros de la médecine, le seul exterminateur des monstres et des chimères..." (p. 185). En fait il est juste bon à éveiller l'enthousiasme de quelques jeunes. C'est le *nouveau Thessalos écossais* ! (p. 190), ce qui est encore pire, puisque Thessalos a laissé depuis Galien, entre autres, la réputation de jactance, de prétention, et de l'assurance que la médecine ne réclame qu'un apprentissage très rapide et facile. Scudéri n'est pourtant pas opposé à l'excitabilisme. Il s'oppose à son aspect tyrannique et impérialiste. Il poursuit une comparaison avec le méthodisme dont il a dit auparavant du bien : "lorsque j'ai traité de la secte ancienne des méthodistes, j'ai déjà exposé mon sentiment sur le mérite de cette doctrine, comme bientôt je ferai sentir les avantages de l'excitabilisme qui en renferme certainement de très précieux si on le considère comme une simple opinion isolée, et si l'on s'abstient de le regarder comme un système général et susceptible d'une application universelle." (p. 190).

Asclépiade, puisque nous en parlons, représente, d'autre part, le premier *mécaniste*. Haller écrit tranquillement de lui : "vir ingenio valens & eloquentia, in physiologis equidem Epicuri sententiam secutus est, et eam sectam, quae nostro aevo *mechanica* dicitur, & quae ad suas causas corporeas omnia phaenomena corporis humani refert".

²³ Discours *On the beginning*, comme dit Guthrie.

²⁴ *Op. cit.*

manière beaucoup plus documentée, Houdart. Il n'est pas d'exemple qu'un être génial soit sorti tout casqué du néant. Je laisse de côté les subtilités de la discussion pour retenir l'argument le plus intéressant du point de vue historique, et qui, s'il n'est pas nouveau, s'appuie sur une autorité radicalement nouvelle : c'est ce que j'appellerai le triomphe de l'Égypte.

Le creux de l'avant-Hippocrate peut se combler, si j'ose dire, d'un nouveau mythe, celui de la richesse enfouie de l'Égypte. Houdart y consacre une centaine de pages, en vérité les notes F, G, H, J, de la page 9 à 102 !

C'est l'Égypte contre la Grèce. On a assisté de tous temps à une conspiration contre l'Égypte, aggravée par le succès de Winckelmann, dont l'école, dit Houdart, avait si bien réussi à susciter contre les artistes égyptiens des préjugés défavorables...²⁵. Il faut ajouter à l'œuvre de dévalorisation de l'Égypte, l'*Histoire* même de Sprengel. La publication de *La Description*²⁶, puis l'œuvre géniale de Champollion, ont définitivement montré qu'on avait ignoré, méprisé l'Égypte qu'Orphée, Musée, Mélampus, Dédale, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Démocrite, Eudoxe, Cœnopis, Phérécyde, Cléobule, Anaxagore, Thalès, avaient visité. Paris peut maintenant juger de l'exactitude de cette description, après le transfert de l'obélisque (1836). Vivant Denon a pu comparer les colosses de Thèbes et le Laocoon²⁷.

Le second livre de Houdart, publié à titre posthume par les bons soins de Daremberg, est peut-être plus clair encore : *Histoire de la médecine grecque depuis Esculape jusqu'à Hippocrate exclusivement*. Paris, Baillière, 1856²⁸. Il s'agit de faire une topologie, la plus exacte possible, de l'espace pré-hippocratique, afin de nier l'importance radicale et neuve du divin Vieillard. Il est très intéressant d'y voir l'Égypte au secours de Broussais²⁹.

Le triomphe de l'Égypte.

Revenons à ce que j'appelle le triomphe de l'Égypte. Houdart s'attaque à Winckelmann et les siens, dont Sprengel, c'est-à-dire les ennemis de l'Égypte ; en leur

²⁵ *Op. cit.*, p. 84 des notes. Cf. aussi p. 86, 88, 89, 90.

²⁶ *Description ou Recueil des Observations et des Recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, publié par les ordres de S.-M. l'Empereur Napoléon, imprimée à Paris de 1809 à 1822, 9 vol. + 11 vol. de planches.

²⁷ "Une voix unanime", dit M. de Pastoret, (*Législation des Égyptiens* p. 320ss) "proclame l'Égypte comme la première patrie des Sciences et des Arts". (p.98).

²⁸ Le livre, très soigneusement documenté et fort intéressant, étudie la marche ordinaire des Sciences, puis la médecine chez les Égyptiens, l'enseignement des Asclépiade, les philosophes, les médecins, la littérature médicale antérieurs à Hippocrate.

²⁹ Pour montrer le rôle épistémologique de l'histoire de la médecine, rien ne vaut peut-être l'évocation du personnage de Broussais. Son livre : *L'Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*, Paris, Méquignon 1821, t. 1. est une construction pour fonder et légitimer l'originalité de Broussais. Les doctrines médicales sont un mélange confus, résultat de l'éclectisme. Broussais, lui, fait table rase, ou plutôt part de son expérience qui repose sur la chirurgie. Il suppose qu'il ne savait rien en médecine, qu'il n'avait jamais entendu parler d'aucune théorie. Tout repose sur deux analogies : l'inflammation doit être à l'intérieur ce qu'elle est à l'extérieur ; on doit traiter de la même façon, c'est-à-dire écarter les irritants et calmer ce qui est enflammé (p. 2-3). On veut nous faire croire qu'Hippocrate n'a pas de théories, dit Broussais. C'est faux. Même dans les *Épidémies*. "Il se trouve très peu de choses, dans ces généralités, dont on puisse tirer des conclusions ; car on ignore presque toujours le traitement, le régime, les affections morales dont les malades ont du recevoir l'influence... (p. 19). Quelle confusion dans ces généralités !.." s'écrit-il (p. 20). Broussais se sert de la traduction "élégante" de M. Pariset. Sur les 30 malades, 14 ont été guéris, 16 ont succombé (p. 23). "Telle est pourtant la médecine qu'on a voulu nous faire adopter au 19ème siècle ; et l'on y avait si bien réussi que pendant 25 ans nos recueils périodiques se sont remplis d'histoire rédigées à l'imitation de celles des *Épidémies* d'Hippocrate. On a même poussé cette imitation jusqu'à ne faire aucune mention des moyens curatifs. Il est vrai que depuis la faute a été sentie... (p. 24-25). Ne soyons pas ultra-hippocratiques... (p. 33)".

opposant un précurseur, comme De Pauw; ou Heeren, le philologue de Gottingue, dont le grand ouvrage vient d'être traduit en français³⁰. "L'école de Winckelmann avait si bien réussi à susciter contre les artistes égyptiens des préjugés défavorables, que pour les détruire, il serait nécessaire de réunir une grande masse de preuves", écrit Houdart³¹.

Il faut dire qu'en quelques pages, Winckelmann avait donné un ton et une couleur à la civilisation égyptienne, en portant un jugement à la fois sur l'art et sur l'état de la science, et en particulier la médecine.

Science.

En effet, Winckelmann écrit ceci : "Quant à la science des Égyptiens, il paraît qu'il leur en manquait une essentielle, savoir la connaissance de l'*anatomie*, science qui ne fut ni plus cultivée, ni plus connue en Égypte qu'à la Chine. Le respect qu'on avait pour les morts, n'aurait jamais permis la dissection d'un corps"³².

Il est vrai que Sprengel expédie prestement la médecine des anciens Égyptiens dans son *Histoire*. Il conclut ainsi son chapitre : " N'ayant qu'un très-petit nombre de données sur la médecine égyptienne jusque six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, je ne puis en tracer ici qu'une esquisse imparfaite. Cependant elle pourra convaincre, je pense, que bien que l'art de guérir ait été cultivé par les Égyptiens, il n'atteignit jamais chez eux un haut degré de perfection. Concentré dans les mains des prêtres, faisant partie essentielle du culte divin, et ne pouvant être exercée librement par tout le monde, ses progrès devaient être très peu sensibles. Aucun progrès scientifique, aucune application des observations à la théorie ne formant la base des études, la médecine ne fut autre chose que l'art de prophétiser, et elle se borna à l'observation des règles adoptées depuis longtemps"³³.

Art.

On connaît l'opinion de Winckelmann sur l'art égyptien : "Les Égyptiens ne se sont guère écartés de leur premier style ; aussi n'ont-ils jamais atteint dans l'art ce degré de perfection où parvinrent les Grecs..."³⁴. Il n'est pas besoin d'insister. Je soulignerai davantage ce que j'appelais tout à l'heure la couleur, ou l'humeur que Winckelmann donne à l'Égypte ; c'est-à-dire la mélancolie.

Winckelmann et la mélancolie des Égyptiens.

"Quand à la seconde cause du caractère et de la façon de penser de ce peuple, on peut dire qu'il n'était pas né pour la joie et le plaisir. Les Égyptiens cultivaient peu la musique, cet art en faveur chez les premiers Grecs..."

Histoire de l'Art, (Jansen), T. I p. 85.

Le caractère sombre des Égyptiens les portait naturellement à avoir recours à des moyens violents pour s'échauffer l'imagination et pour s'émouvoir l'esprit; la nature n'étant point un aliment suffisant à leurs pensées, *ils ne s'occupaient que d'objets mystérieux, et ce fut la mélancolie de cette nation qui enfanta les premiers ermites... Ce fond de mélancolie fut cause qu'il fallut asservir les Égyptiens à des lois sévères ; ils ne pouvaient vivre sans roi. C'est peut-être pour cette raison qu'Homère appelle ce pays l'amère Égypte.*

p. 88-89.

³⁰ A. H. L. Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'Antiquité*, traduit de l'allemand par W. Suckau, Paris, Didot, 1834, T. VI, p. 293. L'importance de Heeren, le philologue de Gottingen est soulignée par Visconti dans le *Rapport*, de Dacier.

³¹ *Op. cit.*, p. 84.

³² *Loc. cit.*, p. 98-99.

³³ *Histoire*, T. I, p. 64-65.

³⁴ *Op. cit.*, T. I, p. 76.

On retrouve chez Sprengel³⁵ la trace de Winckelmann, (cité en note) : "Le défaut d'action forme le trait distinctif du style égyptien. Ce caractère sérieux et *mélancolique*³⁶ de la nation suite de la dure oppression sous laquelle elle gémissait, l'empêcha de faire fleurir la musique et la poésie. On ne pouvait au moins faire entendre le son d'aucun instrument dans les temples des dieux. (Strabon, XVII, p. 1169). Les prêtres se distinguaient surtout par une réserve extrême, et par une attention continuelle à eux-mêmes. Sprengel cite Porphyre, *De abstinentia*, IV, 6³⁷ : "Ils ne rient jamais", dit Chérémon le stoïcien, et à peine voyait-on quelquefois un sourire imperceptible effleurer leurs lèvres..." (Réf. à Polybe : γέλως δὲ σπάνιος).

Pinel.

Je rappellerai rapidement ici la présence du mythe égyptien dans l'œuvre de ce médecin compliqué mais essentiellement hippocratique (et admirateur de Winckelmann), qu'est Pinel. Dans le chapitre de la *Nosographie philosophique* consacré à la *mélancolie*, on trouve ces lignes extraordinaires : "Les principes du traitement de la mélancolie ont été reconnus bien longtemps avant l'origine de la médecine grecque, et il paraît même que cette maladie remonte jusqu'aux siècles éclairés de l'ancienne Égypte. Aux deux extrémités de cette contrée, qui était alors très peuplée et très florissante, il y avait des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendaient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer : jeux, exercices, récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades. Les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles ; ils se promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché ; tantôt on leur faisait respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres ; tantôt on les conduisait dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procurait des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies ; tous les moments enfin étaient consacrés à quelque scène gaie, à des danses grotesques, à un système d'amusements diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces lieux saints, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable, et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvaient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer leurs inquiétudes, et d'opérer souvent des changements salutaires, qu'on avait soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires ?" (*Nosographie Philosophique*, 5ème édition, T. III, pp. 99-100 in §3 *Traitement de la mélancolie*).

Ces lignes devaient avoir un grand écho, sans doute à cause de leur étrangeté lyrique. Elles furent reprises par J.-C. Reil dans ses *Rhapsodien*. Elles n'ont rien à voir avec Winckelmann ni avec l'expédition d'Égypte, mais, à mon avis, sont tout droit venues de Benoît de Maillet³⁸.

³⁵ *Op. Cit.*, t. I, p. 48.

³⁶ Souligné par moi.

³⁷ Cité par Sprengel, *op. cit.*, T. I, p. 48, n. 4 et 6.

³⁸ *Description de l'Égypte contenant plusieurs remarques curieuses sur la Géographie ancienne et moderne de ce païs, sur les monuments anciens sur les moeurs, les coutumes et la religion des habitants, sur le gouvernement et le commerce, sur les animaux, les arbres, les plantes etc...* Composé sur les Mémoires de M. de Maillet, ancien consul de France au Caire par M. l'abbé Le Mascrier, à Paris, chez Louis Genneau et Jacques Rollin, 1735. (Benoît de Maillet, gentilhomme lorrain, consul général du Roi en Égypte et en Toscane, depuis Visiteur général des Échelles du Levant et de Barbarie, et nommé par sa

Je trouve aussi chez De Pauw³⁹, (*Recherches philosophiques chez les Égyptiens et les Chinois*, T. II, p. 230), ces lignes :

Enfin ce que les Grecs ont nommé les *niloa*, et les Romains les jours de naissance d'Apis, coïncidait avec la fête qu'on solennisait au solstice d'été, comme Héliodore s'en explique positivement. *C'est alors que toute l'Égypte offrait le plus beau spectacle qu'on pût y voir pendant le cours de l'année : c'est alors que des hommes, naturellement sombres et rêveurs, faisaient au moins de grands efforts pour surmonter leur mélancolie.* Niebuhr dit avoir observé que les Égyptiens modernes ne sont jamais véritablement joyeux, lors même qu'ils tachent de l'être ; et je crois qu'il en était à-peu-près ainsi dans l'antiquité, quoique les prêtres n'eussent sans doute rien négligé pour rendre leurs théophanies, leurs panégyres et leurs pompes très divertissantes ; et d'est ce qu'Ovide nomme les délices du Nil. *Les anciens médecins, qui ordonnaient à de certains malades de faire le voyage d'Alexandrie pour se guérir, n'espéraient sûrement point tant de la bonté de l'air, que de la diversité des objets singuliers et des spectacles que l'Égypte offrait souvent, et où la débauche la plus grossière n'était que trop mêlée.*

Argumentation de Houdart.

Houdart cite longuement Vivant Denon, sa description générale de Thèbes, ainsi que Champollion⁴⁰. Il cite la comparaison que fait Denon entre *les colosses de Thèbes et le Laocoon*⁴¹ :

Sans charme, sans grâce, sans mouvement, ces deux statues colossales n'ont rien qui séduise ; mais sans défaut de proportion, cette simplicité de pose, cette nullité d'expression a quelque chose de grave et de grand qui impose. Si, pour exprimer quelque passion, les membres de cette figure étaient contractés, la sagesse des lignes en serait altérée, elles conserveraient moins de formes à quatre lieues, d'où on les aperçoit, et d'où elles font déjà un grand effet. Pour prononcer sur le caractère de ces statues, il faut les avoir vues à plusieurs reprises, il faut y avoir longtemps réfléchi. Après cela il arrive quelquefois que ce qui avait paru les premiers efforts de l'art finit par être une des perfections. Le groupe de Laocoon, qui parle autant à l'âme qu'aux yeux, exécuté de soixante pieds de proportions, placé dans un vaste espace, perdrait toutes ses beautés, et ne présenterait pas une masse aussi heureuse que celle-ci : enfin plus agréables, ces statues sont moins belles ; elles cesseraient d'être ce qu'elles sont, c'est-à-dire éminemment monumentales, caractère qui appartient peut-être exclusivement à la sculpture extérieure, à celle qui doit entrer en harmonie avec l'architecture, à cette sculpture enfin que les Égyptiens ont porté au plus haut degré de perfection⁴².

Cette réflexion de Denon, du winckelmanien Denon, séduit par le colossal égyptien, dans une comparaison topique, est évidemment très riche.

Houdart s'en reprend à Winckelmann: "D'abord, Winckelmann, qui est loin de leur être favorables, est forcé de convenir qu'ils ont excellé dans la représentation des animaux⁴³ : "Les artistes égyptiens, dit Houdart, ont excellé surtout dans le fini de leurs

Majesté en qualité de son Envoyé vers le Roi d'Éthiopie). Cf. l'allusion à l'abbé Banier dans Aubry, *Les oracles de Cos*, op. cit., p. 4.

³⁹ Corneille De Pauw, 1739-1799 ; chanoine de Xanten, au duché de Clèves. Ses *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois* paraissent en 1774.

⁴⁰ Il cite aussi Belzoni, Rozière ; et la *Relation d'Égypte par Abd El-Allatif, médecin arabe de Bagdad*, tr. fr. par Silvestre de Sacy.

⁴¹ *Loc. cit.*, p. 42.

⁴² *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, p. 211. "Paris", dit Houdart, "peut maintenant juger de l'exactitude de cette description" (transfert de l'obélisque, 1836).

⁴³ Citation de Winckelmann, p. 86. (*Hist. de l'art...*, T. I, p. 66-67 - Jansen).

statues". Winckelmann leur rend témoignage "que toutes celles qu'il a vues sont terminées et polies avec un soin extrême..."⁴⁴.

Il cite Champollion⁴⁵ : "La théorie créée par Winckelmann, et professée de nos jours d'après l'unique autorité du maître, n'a été fondée que sur la vue d'une très petite série de monuments réunis par hasard, sans choix comme sans distinction, dans les musées d'Italie..."⁴⁶.

Tout cela est très intéressant. Mais où se trouve la science, et en particulier la médecine ?

L'histoire de l'art sert de garant à l'histoire des sciences, et en particulier à l'histoire de la médecine. Et là, il faut bien dire qu'Houdart se dérobe un peu : "En voilà assez pour mettre en évidence et hors de doute la perfection de la sculpture égyptienne. Maintenant il resterait à rechercher si l'Égypte était aussi avancée dans les sciences qu'elle l'était dans les arts ; mais m'apercevant, trop tard sans doute, qu'au lieu d'une simple note je ferais un volume, malgré l'attrait que présente ce sujet, j'ai dû y renoncer au risque même d'avoir manqué le but que je voulais atteindre..."⁴⁷. Il se contente de transcrire un passage de Pastoret⁴⁸.

Il écrivait, après avoir cité Champollion⁴⁹ : "Telles sont les réflexions judicieuses de M. Champollion le Jeune sur les causes qui jusqu'à ce jour ont trompé les savants sur le véritable état de la sculpture en Égypte. Or, je le demande ici, un peuple qui avait fait de si grands progrès dans les arts, est-il croyable qu'il n'ait pas cultivé les sciences avec le même succès? Cette question, pour être traitée convenablement, demanderait, j'en conviens, de grands développements..."

La preuve en est l'admiration que déjà l'Antiquité portait à l'Égypte.

Une voix unanime, dit M. de Pastoret, proclame l'Égypte comme la première patrie des Sciences et des Arts. Orphée, Musée, Mélanpe, Dédale, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Démocrite, Eudoxe, Oenopis, Phérécyde, Cléobule, Anaxagore, Thalès, firent le voyage.

Notes, p. 100.

Le second livre de Houdart est peut-être plus clair encore. Goguet, l'abbé Guasco, Winckelmann... ont écrit sur l'imperfection de l'art en Égypte". (p. 51). Mais on peut mettre en évidence *l'hygiène publique*. Par des "travaux inouïs et des efforts incroyables", ce peuple a réussi à faire un pays très sain" (*Méd. grecque...*, p. 80). On s'est aussi mépris sur le rôle de la religion. Sprengel a pensé à tort que médecine signifiait pratique d'une magie absurde⁵⁰. Contre cette opinion, Houdart s'appuie sur Heeren⁵¹, "auteur autrement compétent" dit-il⁵². Il cite Heeren :

Tant qu'on ne connut pour ainsi dire de l'Égypte que les pyramides, l'opinion que les despotes firent entasser ces masses énormes par un peuple d'esclaves, dut suffire pour éclaircir la question. Mais dès qu'on s'est familiarisé avec ces ouvrages accomplis de l'art, on parvient bientôt à la conviction qu'un goût aussi noble n'a pu se développer sous le fléau de la tyrannie, mais qu'il y a eu une époque où l'esprit humain, quelque différentes que fussent les formes de

⁴⁴ Cf. p. 89.

⁴⁵ P. 91.

⁴⁶ *Première Lettre*, p. 5-6. Pour Champollion : la sculpture et la peinture ne furent jamais, en Égypte, que des branches de l'écriture. *Une statue n'est donc qu'un simple signe...* Ce qui explique cette singularité : "les têtes, de style grandiose, pleines d'expression et de vérité, se trouvent pour l'ordinaire placées sur des corps d'une exécution en général très faible et très négligée." Cf. p. 92.

⁴⁷ P. 97.

⁴⁸ *Législation des Égyptiens*, p. 321ss. p. 98.

⁴⁹ *Études...*, p. 73.

⁵⁰ *Op. cit.*, T. I, p. 47.

⁵¹ A. H. L. Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'Antiquité*, traduit de l'allemand par W. Suckau, Paris, Didot, 1834, T. VI, p. 293.

⁵² Cf. *Méd. grecque, op. cit.*, p. 82, note 1.

constitution des nôtres, put se faire jour et marcher sans entraves pour s'élever à une hauteur que sous certains rapports aucun peuple, pas même européen, n'a pu atteindre. Et s'il devient en même temps constant que la religion fut le principal levier qui fit mouvoir ces forces imposantes, *ne devons-nous pas prendre de cette religion une autre opinion que celle que nous donne la superstition grossière dans laquelle elle dégénéra par la suite ?*

D'autre part il existait une *anatomie*. (p. 85) :

Je sais qu'un auteur célèbre, *Winckelmann*, qui semble avoir pris à tâche de ravalier les Égyptiens⁵³, a récusé le témoignage de cet historien (*Manéthon*⁵⁴ de Sébennyus...), en soutenant que les Égyptiens ne connaissaient pas l'anatomie.

(Houdart, p. 86)⁵⁵.

Houdart lui oppose l'opinion de De Pauw⁵⁶.

On peut même justifier la division de la médecine dont parle Hérodote (II, 84)⁵⁷. Houdart conclut⁵⁸ :

Maintenant que conclure de tout cela ?- Que l'on a tort de regarder Hippocrate comme celui qui a inventé et perfectionné la médecine, puisque longtemps avant lui l'Égypte possédait un corps de doctrine assez avancé pour s'y constituer en science et en porter les caractères.

Et se pose la question de la transmission :

Ici se présente une question : La médecine des Égyptiens passa-t-elle en Grèce ? D'abord, il est un fait que personne ne contestera, puisque les Grecs en conviennent eux-mêmes, *c'est que la Grèce a emprunté une partie de ses connaissances à l'Égypte*. Hérodote, Aristote, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque sont unanimes sur ce point...⁵⁹.

Conclusion.

Au fond nous avons assisté à une bataille entre des mythes : Égypte contre Grèce, vitalisme contre mécanisme ; Broussais contre Pinel. *L'anti-hippocratisme* de Broussais vise Pinel⁶⁰. Il vise aussi Laennec, bien entendu⁶¹. Broussais classe Laennec parmi les

⁵³ "De tout ce que nous venons de dire il résulte que l'histoire de l'art chez les Égyptiens, ainsi que l'aspect actuel de l'Égypte, ressemble assez à une vaste plaine déserte, qu'on peut pourtant parcourir des yeux du haut de deux ou trois grandes tours." (Jansen, T. I, p. 194).

⁵⁴ Manéthon, prêtre de Hieropolis, écrivit, en grec, sous Ptolémée II, (IIIème siècle avant J.-C.), une Histoire de l'Égypte destinée aux Grecs. (Cf. Plutarque, *Is.* 9, 28 ; Porphyre, *De abstinentia*, II, 55). Le titre le plus connu parmi les œuvres de Manéthon est celui d' *Αἰγυπτιακά*. Le titre rapporté par Porphyre "Sur la civilisation antique et la piété" (*περὶ ἀρχαῖσμον καὶ εὐσεβείας*), est-il un descriptif ou un véritable titre ? Cf. F. Jacoby, *F. Gr. H.*, n° 609, fr. 14. Cf ; Porphyre, *De l'Abstinence*, Paris, Belles Lettres, 1979, ed. J. Bouffartigue et M. Patillon, T. II, note *ad loc*.

⁵⁵ Winckelmann écrit, en effet, "Quant à la science des artistes égyptiens, il paraît qu'il leur en manquait une essentielle, savoir la connaissance de l'anatomie, science qui ne fut ni plus cultivée, ni plus connue à l'Égypte qu'à la Chine. Le respect qu'on avait pour les morts, n'aurait jamais permis la dissection d'un corps." (Jansen, T. I, p. 98).

⁵⁶ De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, Paris, Bastien, An III de La République.

⁵⁷ *Op. cit.*, p. 83.

⁵⁸ *Op. cit.*, p. 88.

⁵⁹ *Op. cit.*, p. 89.

⁶⁰ Cf. Jean-François Braunstein, *Broussais et le matérialisme. Médecine et philosophie au XIXème siècle*, Paris, Klincksieck, 1986, p. 34.

⁶¹ Sur Laennec et Broussais, cf. H. Saintignon, *Laennec*, Paris, 1904 ; A. Rouxeau, *Laennec après 1806*, Paris, 1920 ; E. H. Ackerknecht, "Laennec et Broussais", in *Commémoration du bicentenaire de la*

médecins "rétrogrades" ; il est, dit Braunstein (*op. cit.* p. 41), "un des derniers tenants de l'idée de fièvres essentielles ou de considérations épidémiques, de l'hippocratisme et de la théorie des crises et jours critiques. A ce titre il est effectivement assez isolé au sein même de la génération des médecins éclectiques de l'École de Paris..."

Il n'est pas inutile de mettre au jour les mythes et leurs enjeux ; les stratégies et les passions. Ce qui m'intéresse aussi, c'est qu'il y a des formes, des topiques, et des rêves. Topique par exemple de l'histoire des débuts de la médecine, déjà fixée dans Celse. Rêve, comme on voit qu'un passage de Strabon, revigoré par Winckelmann, peut baigner l'Égypte de mélancolie.

L'anti-hippocratisme intéresse au premier chef l'histoire de la médecine ; car c'est au nom de l'histoire qu'on a prétendu déboulonner la statue, réduire Hippocrate à un moment de la pensée médicale. C'est la zone floue de *l'avant mythique* que l'anti-hippocratisme essaye de cartographier, si l'on me permet cette expression, en utilisant l'Égypte ; en remplaçant le mythe du surgissement d'Hippocrate par le mythe de la science égyptienne.

Il va de soi que Boulet n'est pas le premier détracteur d'Hippocrate, ni le plus doué. Sinapius, par exemple, est meilleur philologue ; Rasori bien meilleur polémiste. Mais si le pamphlet de Sinapius, *De vanitate & incertitudine aphorismorum Hippocratis*⁶², se limite à une originalité, la thèse de Boulet est en situation d'être active, et d'avoir une signification à ce moment précis de l'histoire de la médecine.

Se contenter de citer ces polémiques serait bien insuffisant. Il faut saisir ce que j'appellerai la stratégie d'une histoire militante, liée à des enjeux complexes. Il faudrait parler longuement de la *résurrection d'Asclépiade, liée au courant brownien*⁶³.

C'est l'Égypte contre la Grèce ; Vivant Denon et Champollion contre Winckelmann ; Broussais contre Hippocrate, c'est-à-dire contre Pinel et Laennec. Mais déjà, en 1856, ces choses-là, cette problématique-là, n'ont plus grand sens ; sont dépassées. Il reste qu'Houdart est un témoin précieux, très informé, de cette bataille.

naissance de Laennec, 1781-1821, Revue du palais de la Découverte, N° spécial 22, Août 1981, p. 208-212.

⁶² Genève, 1697.

⁶³ Je citerai rapidement quelques œuvres :

J. Conrad. Barchusen ou Barckhausen, *Historia medicinae in qua si non omnia pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectae et ab exordio medicinae usque ad nostra tempora inclarerunt, dialogis XIX pertractantur*, Amsterdam, 1710, in 8°.

Sur Asclépiade, *Dial.* XII, p. 248. Cité par Gruner, dans sa préface de Gumpert. Seconde édition entièrement refondue sous ce titre : *De medicinae origine et progressu disertationes XXVI in quibus...* 1666-1723. Né en Westphalie. Se fixa à Utrecht où il enseigna la chimie. Trajecti, 1723.